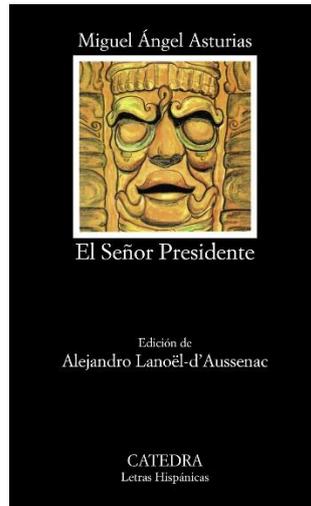


***El Señor Presidente* – Miguel Angel Asturias**
Postface de l’auteur, éd. Cátedra, coll. Letras Hispánicas



Traduction pour *Voix au chapitre* par Marguerite Azcona

Dans la postface de son roman, Asturias imagine la mort de l’auteur, et lors de son enterrement, ce sont les personnages du roman qui viennent lui rendre un dernier hommage et lui demander des comptes. L’auteur répond alors à toutes les interrogations et prétentions de ses personnages, évitant de faire de son écriture un roman comme il le dit, et engageant le débat. Un voyage entre l’histoire et la fiction.

A partir de là, je traduis dans l’intégralité car se serait trop difficile d’en extraire un résumé.¹

Un homme se présenta le matin de la mort de l’auteur, de taille moyenne, une moustache poivre et sel, très fine, vêtu de strict deuil ; entendant l’auteur demander depuis l’outre-tombe « Qui est là ? », il répondit : - Monsieur le Président. Il fit quelques petits pas, son chapeau noir, noir comme son costume, ses souliers, ses gants, sa cravate, le mouchoir qui sortait de la pochette du revers de sa veste. Puis, immobile, solennel, son chapeau de feutre noir en main gantées de noir qu’il tenait près de sa chemise d’un blanc impeccable et de son gilet noir également, il demanda :

- Et les autres ?

¹ Attention, lorsqu’il est question de Monsieur le Président, le jeu de mots semble constant car on ne sait jamais s’il s’agit du personnage ou du roman tout entier. Encor une manière de perdre pied.

Ils arrivaient peu à peu. Le pantin, encore la bave aux lèvres de sa dernière crise d'épilepsie, le Moustique sans ses jambes, Patte creuse (?) criant « Vive la France » et la sourdmuette enceinte qui pleurait, non sur la mort de l'auteur, mais parce que ce dernier la laissa là, pour l'éternité, avec un enfant dans le ventre, aucune page ultérieure du roman ne mentionne en effet la naissance de cet enfant.

- Nous sommes tous venus – expliqua le Président, autoritaire et tranchant. A défaut des êtres humains, tous pris dans leurs occupations quotidiennes, c'est à nous – là-dessus il balança légèrement sa tête – à nous, les fictifs, enfants de ta fantaisie – il s'adressait directement à l'auteur – d'ailleurs pas complètement car, à vrai dire, nous sommes sortis de la réalité, à nous donc de venir t'enterrer.

Il fit une pause et demanda :

- L'un d'entre vous souhaite-t-il prononcer l'Oraison funèbre ?

- Oui, répondit la Vache, mais auparavant il faut appeler le docteur Barreño pour établir le certificat de décès.

- De quoi est-il mort ? Demanda le docteur, et il répondit lui-même à sa question en se tournant vers le Président : De quoi Monsieur le Président souhaiterait-il que l'auteur soit mort ? Il ne faudrait pas que les potins de petit toubib viennent discréditer le Gouvernement.

Tandis que le D. Barreña rédige le certificat de décès, Fedina entre, se dirige vers l'auteur mort et le secoue de le questionner :

- Pourquoi ? Pourquoi continuent-ils à m'interroger et à me demander où est le Général ? Où est le Général ? Où est le Général ? Est-ce que pour les siècles des siècles, ce qui s'est passé dans cette prison, à ce moment-là, va résonner à mes oreilles ? Moins cruels les sbires du pouvoir ? Moins cruels hein ? Je vous le dis, moi Fedina de Vasquez, une femme du peuple... Moins cruels les sbires ? Ce sont eux qui ont décidé de me torturer, eux qui m'ont demandé, encore et encore alors que mon petit mourrait de faim « Où est le Général ? », jusqu'à ce que je perde connaissance, mais ça encore ça pourrait se réduire à un simple fait, et comme il serait tel inexistant, alors que à présent, dans le roman, il prend une dimension interminable, il devient permanent.

Camila et Visage d'Ange arrivent dans l'enceinte du cimetière presque sans poser pieds à terre tant ils entrent sur la pointe des pieds. Ils se retournent à peine où gît l'auteur. Il leur paraît indigne de lui réclamer maintenant ce qu'ils n'ont pas demandé lorsqu'ils étaient en vie. D'être mort l'un et l'autre, Camila sans savoir

si Visage d'Ange l'avait ou non abandonnée, et Visage d'Ange sans savoir si Camila s'était laissé séduire par Monsieur le Président...

Le phénomène le plus invraisemblable est que des gens meurent et revivent, et finalement pas si invraisemblable puisqu'on lit dans la presse que ça arrive de temps en temps, dans le cas de catalepsie, comme c'est le cas pour l'auteur, fort heureusement.

Au milieu de ses personnages, ; il ouvre alors les yeux et dit : « J'ai tout entendu et je reviens à moi pour remettre les choses à leur place, vous tous autant que vous êtes, vous êtes mes personnages...» Monsieur le Président lève la tête...

- C'est moi qui vous ai inventé Monsieur le Président - cria l'auteur ressuscité d'entre les cataleptiques - et je vous ai tous inventés, même si et c'est bien là l'ingratitude humaine, vous attendiez que je disparaisse pour vous mettre à réclamer pour enfin finir tous, dénués de toute faute et culpabilité, montés comme sur un grand cheval blanc.

- Brute ! -Monsieur le Président répéta : - Brute ! et c'est seulement avec ce second cri que l'auteur réalisa que le Président appelait son secrétaire, cet homme myope à la peau de souriceau qui renversait les encriers sur les notes présidentielles signées. - Espèce de brute, faites savoir à monsieur, qu'en aucune façon je ne vais permettre qu'il dise en ma présence que les personnages du roman « Monsieur le Président » ne sont pas ceux du président mais ceux qu'il a inventés. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Très joli tout ça ! C'est moi qui suis l'authentique, le vrai créateur, sans moi ils n'auraient pas existé, je suis le véritable auteur - toute dictature est toujours un roman. On me dépouille de ce qui m'appartient...

- Historiquement il vous appartenait... - ose dire l'auteur

- De qui ? De qui est le roman ? -le Président lève la voix avec autorité - Il est de moi, ne suis-je pas Monsieur le Président peut-être ? Et je crois le moment venu de préciser les intentions, les in-ten-tions, des intentions qui ne sont pas très claires dans le roman. Par exemple : quand il s'agit de la fuite du Général Canales, on récuse en doute que je voulais qu'il fugue. Moi je voulais qu'il fût et non que police le tue. Que ce soit clair ! Il n'est pas non plus exact que j'aie demandé lors d'une des fêtes au palais que je souhaitais demeurer seul avec ces dames. Ce qui arriva fut qu'à minuit on annonça qu'un sujet armé voulait me tuer ; alors, on poussa les hommes de côté pour procéder à la fouille au corps. Et vous voyez Monsieur l'auteur comme les choses sont différentes !...

- Ce sont des détails... - dit l'auteur, et ce que nous discussions était de savoir si je vous avais dépouillé de votre univers dans mon roman, ou si de ce monde vous ne déteniez que les aspects historiques, voilà qui est bien différent. Si nous disons que le président et tous ceux qui vécurent à cette époque ont eu leur temps, on parle bien d'histoire ; mais si, sortis de ce temps, on les transporte dans une fiction, sans cadre temporel, on parle de roman.

- D'un roman historique ...

- Non. Un roman historique s'écrit sur la base d'événements dont l'auteur a connaissance par des lectures et des références. Dans ce roman, j'ai vécu votre histoire, votre temps historique, et ce vécu m'a permis de passer cette histoire à la fiction, sans histoire, sans passé, vive ; on n'a pas seulement l'impression que les personnages de « Monsieur le Président » ont vécu, on sent qu'ils sont en train de vivre. `

- Mais c'est ça qui est terrifiant, cruel, intolérable ! - crie le Moustique, pendu à la corde de sa torture -, que moi je continue à crier ! C'est le pantin ! Le Pantin ! Le Pantin, c'est lui ! et c'est la vérité !

- Mais pas la vérité officielle ! affirme avec emphase l'Auditeur de Guerre – de fait, nous savions que ce déséquilibré était le coupable, mais la vérité officielle fut tout autre. Officiellement c'est le Général Eusebio Canales et Abel Carbajal qui ont assassiné Parrales Sonriente.

- Mais la vérité officielle – intervint Visage d'Ange – fut valable à un moment donné. Alors comment expliqué que l'auteur l'embarque dans son roman et que dans le roman ce soit aussi la vérité ? A moins que la fiction romanesque soit, comme je le pense, une nouvelle parole thaumaturge, la manière de fixer ce qui s'est dit. Je voulais également préciser – dit Visage d'Ange – que Monsieur le Président considéra mon mariage avec Camila comme l'acte d'un débile mental...

- Tout homme – interrompit le Président – au moment de se marier est en situation de débilité² mentale (faiblesse mentale). Mais ce qui n'est pas élucidé non plus tient à la mort du General Canales. Il meurt empoisonné ? Il avale une potion mortelle ? C'est une vipère maligne qui l'a mordu ? Dans le roman il est dit que Canales meurt en lisant dans la presse que moi, son plus grand ennemi, j'avais parrainé le mariage de sa fille. C'est là seulement un bout de vérité. Canales est

² Attention : « debil » en espagnol veut dire faible, c'est donc une redondance ici, difficile à traduire.

mort empoisonné avec l'exemplaire du journal, qui avait une encre d'une puissance ultra-mortelle, telle une décharge électrique, qui fut préparée à cet effet.

- Mensonge ! – là c'est l'auteur qui s'indigne. Un mensonge absolu !...

- Insolent ! – tonne la voix de Monsieur le Président.

- Pardon ! – on entend la voix de l'auteur – mais pour quelles raisons envahissez-vous le terrain de l'imaginaire ? Contentez-vous d'avoir créé la réalité, d'avoir été le créateur de ce monde, de cet univers de perversions et de crimes.

- Oui ! Le président tout sourire plisse les yeux et baisse les paupières, j'envahissais le terrain pour délimiter au mieux l'historique et l'imaginaire ; Canales est mort d'une syncope ; mais il aurait pu imaginer cette affaire de journal imbibé d'une encre mortelle, bien que les journaux diffusent suffisamment de poison, non pour achever un pauvre mortel, mais pour préparer la mort de millions de personnes.

- Cela aurait été, Monsieur le Président – dit Visage d'Ange – le crime parfait...

- Un autre rêve...

- Le crime parfait ?

- Ce n'était pas nécessaire, et mon favori devait le savoir. Tout crime est parfait dans une dictature.

- Mais il faut enterrer cet auteur – dit l'Auditeur de la Guerre – nous sommes venus pour cela...

- Il est vivant Monsieur le Président ! – implora Camila.

- Eh bien nous l'enterrons vivant avec nous. Parce que c'est l'œuvre qui le veut. Comme dans les cultures antiques, les satrapes se faisaient enterrer avec leur suite ; moi je me ferai enterrer dans le mémoire des gens, avec l'auteur et ses personnages. Nous et lui vivant, enterrés vivant, dans ce temps hors du temps qui est celui de la fiction.

- Il y a d'autres personnages qui arrivent Monsieur le Président – insinue Visage d'Ange, il vaudrait mieux partir, la foule affecte les cœurs sensibles.

L'auteur fait un pas et dit :

- Je peux poser une question ?

- Celle que vous souhaitez ! – répond Monsieur le Président, tripotant son chapeau-Devant les morts je me découvre, devant les vivants : jamais !

- Pourriez-vous me dire – poursuit l'auteur – quelle la partie du roman qui vous plait le plus ?

Le maître fronça les sourcils, il croise et décroise ses doigts gantés de noir et après avoir fouillé sa mémoire, il répond :

- Quand le pantin dégringole les marches devant la porte du Seigneur, il dit :

« Personne n'a rien vu, mais à l'une des fenêtres du palais archiépiscopal, les yeux d'un saint aidaient l'infortuné à bien mourir et au moment où son corps roulait le long des marches, la main du saint avec son anneau d'améthyste, lui donnait l'absolution, lui ouvrant le règne de Dieu. » Vous avez eu l'imagination bien courte monsieur l'auteur. Pourquoi n'avoir pas dit comment ce saint qui donnait l'absolution au Pantin était parvenu à devenir archevêque ? Je ne suis pas d'accord avec la différence que vous faites entre la réalité et la fiction. Pourquoi n'avoir pas dit que cet homme était un avocaillon d'envergure à qui l'on confia la défense des biens d'une communauté religieuse, une défense que d'autres avocats refusèrent, trop effrayés par les colères et les humeurs de celui qui dirigeait alors la communauté et qui ordonna qu'on habille l'avocat d'une soutane et qu'on le colle à balayer la place centrale. Cela aurait donné un cachet sentimental à votre histoire. Car ce petit avocat, parvenu au rang d'archevêque par la suite, n'a jamais plus retiré la soutane. Il rendit les alliances la veille de son mariage pour lequel il s'était engagé et il entra au séminaire.

Et après une pause très brève, près de la sortie déjà et entouré de sa suite de victimes et de sbires, le Président se retourna pour dire :

- Alors que nous lisons dans le roman que sur cette même place personne ne le vit, ceux qui connaissent l'anecdote, savent qui est celui qui balayait en soutane et donnait l'absolution au pantin, et nous sommes doublement émus.

Asturias ajoute, hors de cette fiction dans la fiction :

- Fin de 1923, j'avais préparé une nouvelle pour un concours littéraire d'un des journaux du Guatemala, intitulée « Les mendiants politiques ». Je l'ai gardée dans mes dossiers puis embarquée lors de mon départ en Europe. A Paris, réunis avec plusieurs auteurs sudaméricains, j'écoutais les anecdotes qu'ils racontaient. Insensiblement, comme en réaction à cette Amérique latine pittoresque que les européens aiment tant, on accentuait les aspects sombres de ces récits, on rivalisait d'histoires terrifiantes, de prison, de persécutions, de barbarie, de vandalisme de système dictatoriaux d'Amérique du Sud.

C'est dans cet exercice macabre où il fallait rivaliser avec de grands personnages de dictateurs, que je me mis à faire apparaître avec une craie de mémoire blanche des histoires que j'avais vécues depuis mon enfance. Dans ce vécu, la mémoire laisse des traces d'histoires racontées à voix basse, après avoir refermé les portes. Mes « Mendiants politiques » - qui furent le premier chapitre de mon roman, mon premier roman, « Monsieur le Président - n'étaient enfin plus seuls. C'est ainsi qu'est né « Monsieur le Président », un roman parlé, pas écrit. Et comme lorsque je le racontais je m'entendais, je restais satisfait lorsque ce que j'entendais me convenait. Je l'ai parlé et reparlé tant de fois que je connaissais les chapitres par cœur. Il ne fut pas écrit mais parlé à ses débuts. Il fut épilé. C'était l'époque où la parole renaissait, en qualité d'expression et d'action magique. Certains mots, certains sons, jusqu'à ce que se produise l'enchantement (l'ensorcellement), l'état hypnotique, la transe. Du dire au faire, le chemin est long dit un proverbe. Mais la distance qui sépare ce qui est parlé de ce qui est écrit est plus grande encore. Il fallait tout stabiliser, mais comment habituer le son à demeurer pris dans le mot ? Comment rendre permanent - sans sacrifier la dynamique émotionnelle, fille de la parole- à ce qui une fois écrit, palissait et baissait de ton ? On finit parfois par ne pas les écrire ces sons, car en les écrivant, on sentira toujours qu'on les trahit. Le second problème était la langue : quand c'était parlé, oui c'était bien ma langue, mais une fois écrit est-ce que cela parviendrait à rendre ce que je voulais ? En langue espagnole, il y a une forme castillane ou très espagnole de dire les choses, tout comme il existe une forme mexicaine, argentine, et moi je cherchai la forme guatémaltèque mais sans faire une littérature créole.

A cette époque, je terminais des études de religions précolombiennes et cela a rafraîchi ma capacité à manipuler les deux réalités : le réel et le rêve, car l'indien est réaliste dans les détails, mais ce réalisme le submerge et le plonge dans une sorte de sommeil-imaginaire qui lui ouvre les deux temporalités : le temps historique et le temps mythologique, c'est-à-dire des temps avec des rythmes très distincts. Il y a donc l'insertion d'un comportement mythologique dans le texte, ce qui m'amène à aborder un sujet qui pour moi, incarne Monsieur le Président en tant que mythe.